

DÉMARRAGE

EN CLASSE DE TRANSITION

René MATÉOS

Après un an de stage au Centre de formation — où l'on perd vite le sens des réalités quotidiennes — je me suis retrouvé le 15 septembre 69 devant 22 élèves (11 filles - 11 garçons) dont les âges se situent entre 12 et 14 ans.

Quelle attitude adopter face à eux? Qu'attendent-ils de moi? Qui sont-ils? De quel passé sont-ils porteurs? Quelles images défilent dans leur esprit, au seuil de cette année nouvelle? Qu'espèrent-ils? Que craignent-ils? Que pourrai-je leur apporter?

Débuter dans un CES neuf, pas encore achevé, avec des ouvriers qui circulent à longueur de journée dans les couloirs, n'est pas l'idéal, loin de là. Le bruit, la chaleur (il faut faire fonctionner le chauffage central pour... assécher les plâtres, malgré le temps très doux), des locaux sonores (quand construira-t-on des locaux adaptés à leur fonction, où l'on s'entendrait sans avoir à élever la voix, des locaux insonorisés où il ferait bon vivre? Les seuls locaux adéquats au travail de groupe sont la salle de musique et... le bureau de Mme la Directrice, hélas tous deux inaccessibles!); oui, bruit, chaleur et locaux sonores, voilà notre lot pour l'année.

Nos conditions matérielles :

— un local spacieux : 8,60 m $\times$ 6,87 m,

mais est-ce suffisant? Ne faudrait-il pas un second local, véritable atelier, attenant au premier?

— quatre murs, pas encore secs,
— des tables doubles : pas de tables individuelles (je croyais pourtant qu'elles étaient de rigueur, du moins dans les classes de transition),

— des chaises, bruyantes au départ mais nous avons réussi à les échanger contre des chaises plus silencieuses,

— un tableau de 2 m $\times$ 1 m,

— un panneau d'affichage.

Et puis... c'est tout.

Après quelques interventions auprès du Directeur-adjoint, j'ai réussi à obtenir deux rayonnages métalliques sur lesquels nous pouvons ranger notre matériel.

Heureusement, je disposais d'un matériel personnel (imprimerie, magnétophone, limographe, papier acheté en gros l'an passé, encre). C'est le matériel que j'avais acheté — et comment faire autrement? — l'année où j'avais décidé de rompre avec une pratique qui ne me satisfaisait plus; c'était la seule façon de se lancer dans les Techniques Freinet ou il fallait renoncer, c'est-à-dire retomber dans le train-train bien connu, appris à l'E.N., éventualité à laquelle je ne pouvais me résoudre. C'est un lourd sacrifice que l'on ne peut demander à

tous ; j'ai même quelquefois le sentiment qu'en agissant ainsi je ne contribue pas à hâter la solution du problème, à savoir la prise en charge complète par l'Etat des outils de travail. Mais d'autre part, en renonçant, je ne crois pas que nous aurions fait évoluer la pédagogie en France : c'est parce que des milliers de camarades à la suite de Freinet ont en partie financé de leur poche le matériel nécessaire à une certaine modernisation de leur classe que sont posées aujourd'hui dans notre pays les exigences d'une révolution pédagogique. S'il avait fallu compter sur l'Etat et sur l'administration, il est certain que toute rénovation serait encore exclue.

Avec ce matériel, le « déconditionnement » des enfants devient possible. Comment instaurer « un climat nouveau » autrement ? A base de salive ? Ils en sont saturés. Il faut leur donner des outils immédiatement utilisables. Des outils qui, nécessairement, vont amener la classe à organiser le travail, à désigner des responsables, à établir des plannings de roulement, toutes activités propres à déclencher les initiatives des uns et des autres et donc la reprise du travail. Ainsi, les enfants subiront le « choc » salutaire.

Sans le matériel de base (imprimerie - limographe - magnétophone - fichiers autocorrectifs - outils pour la pratique du travail manuel - documentation variée) toute application des Instructions Officielles devient problématique sinon impossible et le seul recours est alors le retour à une pédagogie aujourd'hui condamnée. Les crédits (3 000 F pour équiper 4 classes dans notre CES) sont nettement insuffisants pour acquérir le matériel fondamental. Nos besoins sont immenses. Les crédits 40 F sont juste suffisants

pour acheter le matériel (fichiers, bandes) nécessaire à l'individualisation du travail. Est-ce dans ces conditions que l'on donnera à nos enfants handicapés une chance de « s'en sortir » ?

Mon premier souci dans cette classe fut d'engager le dialogue, de communiquer avec les enfants, de les faire communiquer entre eux. Leur faire sentir que la vie, ici, sera différente de celle qu'ils avaient connue. Ils ont parlé. De leur scolarité antérieure, avec réticence au début ; on n'avoue pas facilement qu'on a été un « mauvais élève » ; c'est trop humiliant. Ils ont parlé de leur famille, de leurs espoirs en ce début d'année scolaire. Il fallait supprimer la barrière qui sépare trop souvent l'enseignant de l'enseigné. L'affectivité me paraît être la vertu primordiale de la Pédagogie Freinet ; le rapport maître-élève modifié dans le sens de notre pédagogie et voilà l'esprit de l'Ecole Moderne qui entre d'un seul coup dans la classe. Respecter l'individu. C'est là l'essentiel.

Nous avons beaucoup parlé pendant toute la période précédant les vacances de Toussaint. Maintenant le pli est pris. Chacun a pu s'exprimer, vider son sac. Pouvoir tout dire... et être écouté ! N'est-ce pas merveilleux ?

D'une pédagogie réceptive, nous sommes passés à une pédagogie de la communication dans laquelle l'individu retrouve sa vraie dimension, une pédagogie de la réussite qui valorise. Tous les enfants ne sont pas encore débarrassés de leur timidité face à l'auditoire ; on ne reconstruit pas en un mois une personnalité en partie détruite par 7 années d'une pédagogie autoritaire, stérilisante, pédagogie de la note et du classement, des jugements

de valeur hâtifs, des récompenses et des punitions. Mais l'ambiance est bonne ; beaucoup ont déjà trouvé « leur » moyen d'expression. C'était mon but. Trouver la brèche (le point fort) par où le « torrent de vie » s'engouffrera pour retrouver peu à peu « élan et impétuosité ». La moindre réussite dans un quelconque domaine retentira dans tout l'individu, redonnera confiance et courage pour aborder des activités plus ingrates.

Je pense à Jean-Marc. Scolairement parlant, un mal doué, refusant tout travail scolaire, faisant le pitre dans le but évident de faire rire les filles. A lui, j'ai dit : « Jean-Marc, avec quelques camarades, tu pourrais inventer une pièce de théâtre et la jouer devant toute la classe, un après-midi ». Le moment de surprise passé, Jean-Marc est venu me demander confirmation de la proposition que je venais de lui faire. Il a alors entraîné à sa suite une dizaine de camarades ; il a écrit, dirigé, suggéré des costumes ; la vie l'a repris ; il bouillonnait. Un mal doué, lui ? A quel point de vue ? Déjà, deux séances d'une heure ont été consacrées au théâtre libre. Jean-Marc y brille ; c'est un comédien au sens propre. Il est applaudi par la classe et le maître. Il est devenu bien calme. Il me tend la main matin et soir. J'espère le voir se mettre au travail maintenant.

Je me suis très peu préoccupé des connaissances pendant cette période. Je crois qu'il nous faut nous libérer de l'anxiété du « rattrapage » qui risque de bloquer toute action éducative véritable et tout « déconditionnement » particulièrement au moment du démarrage. N'oublions pas que ces enfants ont accumulé les échecs pendant 7 ans et que nous les prenons au

bord de l'abîme. Nous ne sommes pas, nous, des faiseurs de miracles. Le rattrapage viendra en son temps mais n'en faisons pas notre souci premier. Bien sûr, il y a des faits de base à apprendre (ou à réapprendre) et il nous faudra y sacrifier une partie de notre temps. Mais « les faits que les enfants apprennent maintenant seront périmés dans quelques années ; seules les méthodes importent, pas les faits » a dit très tranquillement un Inspecteur Général... suédois au cours de l'émission télévisée *L'Ecole Nouvelle en Suède* le 29 octobre dernier. Et nous avons pu entendre un prof de langue toujours suédois ajouter ceci : « il nous faut apprécier dans quelle mesure les enfants sont *capables de s'exprimer* en langue étrangère ; c'est pour nous une gymnastique très difficile de *ne plus voir les fautes de français, de grammaire* ». Quelle révolution ! Il s'agit bien en effet avant tout d'éduquer et non d'instruire.

Donner le sens du travail coopératif, rendre chacun capable de prendre en charge sa propre éducation tout au long de sa vie, être des citoyens éclairés et responsables — et non des « veaux » — apprendre à vivre heureux dans un monde vertigineux, faire aimer l'école (J. Marc a écrit dans sa première lettre à son correspondant : *Vive l'école*, quelle récompense pour moi !).

Voilà les buts que je me fixe. Chemin faisant, les connaissances de base seront consolidées mais je me refuse à devenir l'esclave d'un rattrapage duquel maître et élèves ont bien des chances de sortir déprimés et aigris.

René MATEOS